

livre ; s'il y trouve une page qui lui paraisse infirmer le jugement que nous portons, nous lui montrerons de l'autre côté du feuillet des paroles qui le confirment, et ces paroles sont le sens général de tout l'ouvrage. Dans la peinture d'une époque "où l'on ne vit rien de grand que le courage des victimes, rien d'auguste que l'échafaud," M. de Lamartine a eu le malheur de trouver une autre grandeur, celle du crime, et c'est la seule qu'il admire. Sans doute, il a des larmes pour les victimes. Eh ! mon Dieu ! des larmes, M. de Lamartine en a inondé la terre ! Mais ce n'est pas en répandant des larmes qu'on se justifie d'admirer ceux qui répandent le sang.

LOUIS VEUILLLOT.

CHRONIQUE QUÉBÉCOISE.

17 avril.

Rien de laid comme le dégel ; et s'il ne faisait ressentir les beaux jours, il serait insupportable. De tous côtés coulent des ruisseaux d'une eau qui n'est pas cristalline, hélas ! Et ces petits torrents envahissent et inondent toutes les rues. Les chemins conservent une forte couche de glace ternie sous l'eau sale. Aussi il faut voir nos élégantes traverser les rues ; c'est un véritable voyage périlleux. Elles y pensent à deux fois, puis elles posent délicatement le pied ; s'il enfonce, elles le retirent précipitamment avant de tremper leurs jolies bottes anglaises ; elles cherchent ailleurs, du bout de leur canne, un appui moins mouvant ; on les voit parfois stationner un moment sur un îlot que la marée baissante a oublié de laver en se retirant, éclaboussées par des chevaux sans pitié et quelquefois effleurées par une roue boueuse sans égards. Mais tout plutôt que de glisser dans ces marais brunâtres, n'est-ce pas ?

Les brouillards et la pluie font peur aux jolies toilettes ; elles restent soigneusement enveloppées dans leurs cartons. Ce que nous avons vu en fait de chapeaux, cependant, fait prévoir un printemps élégant.

Il y en a de toutes sortes, et à ceux qui demandent ce que l'on porte cette année, on répond : tout, et tous les genres. Des fleurs ! Des violettes, des mugnets, des myosotis, des roses, des pivoines, des iris, des jacinthes, des églantines, des narcisses, des boutons d'or, etc., etc.. Des plumes en aigrettes prince de Galles, en touffes, en panaches, de la guipure, des rubans écossais grande largeur ou changeants très étroits, des pailles solides et tourmentées ou des pailles dentelles ondulantes. Les tout petits chapeaux faits d'un nœud et d'un piquet de fleurs, ou les très grands, ornés de mille manières. Il y en a de bien prétentieux, qui abritent des pensées plus prétentieuses encore. — "Ce n'est pas Mme Une Telle qui peut se coiffer ainsi ; et la petite B..., serait-elle assez ridicule dans ce chapeau ? Mais moi, je ne sais vraiment pas pourquoi, tout ce que je porte, on l'admire !" Hélas ! pourquoi on vous admire ? Nous le comprenons moins que vous, pauvre tête sans cervelle, dont la seule intelligence consiste à avoir un papa très riche.

Mais voilà une merveille d'élégance, une beauté de petite capote. Sur quelle tête, miséricorde ! Une de ces promeneuses dont la démarche rappelle le balancier d'un bateau ; elle penche en avant, puis en arrière, si violemment et d'une manière si saccadée, que le petit jardin perché sur ses cheveux se déplace, s'incline, et menace de sombrer à chaque coup de tangage.

O modiste ! Pourquoi l'avoir vendu de la sor-

te, sans pitié pour sa grâce et sa légèreté adrienne ? Il fallait le garder au comptoir. Là il était admiré et caressé des yeux. Mieux eût valu pour lui ne jamais voir la lumière que d'y paraître ainsi !

Il y a encore les chapeaux *dévoués*. Ceux dont la forme ne compte plus les années, qui sont trop grands, trop lourds ou trop peu garnis, et qui font sourire les passants. Elle le sait bien, la jeune femme qui traverse la rue dans cette coiffure ; elle devine qu'elle est moins jolie, la tête couverte ainsi, que ses beaux cheveux sont absolument cachés. Mais qu'importe ? L'argent est rare au logis, et mieux valent les roses des joues de trois marmots chéris que les fines fleurs d'un chapeau plus élégant !

Enfin, il y a le chapeau de bon goût, porté par la femme de goût aussi ; choisi selon son âge, sa position et sa situation de fortune. Celui-là est toujours joli, quels que soient sa couleur ou ses ornements. Il couronne une tête intelligente, et les yeux bons et bienveillants qu'il abrite en rehaussent l'éclat. Quel encadrement charmant ces plumes et ces fleurs font à cette physiologie distinguée !

Ce genre de chapeau a des chances de durée, car les faubourgs et les campagnes l'ignoreront encore longtemps !

N'oublions pas que c'est aujourd'hui à quatre heures qu'a lieu la première réunion des dames qui font partie du *Golf club*.

A quelle tempête faut-il encore s'attendre ? Elle ne s'est pas terminée d'une manière trop pacifique, notre saison de *golf*.

Comment se fait-il donc que les femmes — de doux agneaux dans leur intérieur — deviennent si féroces réunies en comité ? Ah ! C'est que chez elles elles sont généralement reines et maîtresses, ou, du moins, elles se flattent de l'être. Mais dans un club, c'est bien différent ; il faut une présidente et, par conséquent, que les neuf dixièmes des membres sacrifient leurs prétentions à une supériorité qu'ils ne veulent pas admettre.

En général, les hommes veulent l'égalité. L'égalité, hélas ! a-t-elle jamais existé, chez les femmes surtout ? Telle qui a la fortune a-t-elle l'intelligence ? Et cette autre, qui a une position élevée, n'a souvent pas de beauté. L'égalité, dans un temps où chacun travaille pour arriver et dominer, est un mot absolument démodé.

Si seulement on avait voulu procéder à l'élection des officiers du *Golf club* par droit d'aînesse, on n'aurait certainement pas rencontré tant d'opposition. Le titre de simple soldat serait fort recherché alors !

Voici ce qui est arrivé l'an dernier. Mme Colin Sewell, qui est, pour ainsi dire, l'instigatrice du club, a été élue présidente à l'unanimité ; elle s'est donnée un mal infini pour plaire à chacun, et pendant presque trois mois elle y est presque arrivée. Ce succès prouve assez combien elle a déployé de zèle et d'habileté. Eh bien ! à la suite de tous ces efforts, une révolution est survenue pour détrôner Mme Sewell. Pourquoi ? Est-ce jalousie, préjugés, petites vengeances ? Nous ne le croyons pas. C'est tout simplement un besoin de *nouveau* ; nous sommes ainsi faites que nous ne trouvons plus très bon ce à quoi nous sommes habituées ; et il vient un moment où les délicatesses les plus exquises perdent de leur saveur.

Il fallait donc changer. Mme Sewell avait été soigneuse, polie, empressée. On était las de ce système ; on voulait autre chose. Mais où s'adresser ? Car nous étions toutes douces, polies et aimables ! Cependant,